

P e r s p e c t i v e s G e r m a n i q u e s

Autour du *Malaise dans la culture* de Freud

Jacques Le Rider, Michel Plon,
Gérard Raulet, Henri Rey-Flaud

puf

023631302

1

Autour du « Malaise dans la culture »
de Freud

« MALAISE DANS LA CULTURE »
DE FREUD

PAR JACQUES LÉVINE
INTRODUCTION
PAR GÉRARD DE
ROQUEBRUNE

1999-18400

✓
D1

PERSPECTIVES GERMANIQUES

*Collection dirigée
par Jacques Le Rider*

22000 00012081-10
AUTOUR DU

« MALAISE DANS LA CULTURE »
DE FREUD

PAR JACQUES LE RIDER
MICHEL PLON
GÉRARD RAULET
HENRI REY-FLAUD



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

DL-16 05 1998 20952

UNIVERSITÉ DE PARIS

*MAYAIS DANS LA CULTURE

DE L'URSS

PAR GUY LAROCHE

EDITIONS

DU SEUL

PARIS 1998

ISBN 2 13 049405 6

ISSN 1264-2010

ISBN 2 13 049405 6

ISSN 1264-2010

Dépôt légal — 1^e édition : 1998, avril

© Presses Universitaires de France, 1998
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris



LES AUTEURS

Jacques LE RIDER, professeur à l'Université de Paris VIII, membre de l'Institut Universitaire de France. Dernier ouvrage publié : *Les couleurs et les mots*, Paris, Presses Universitaires de France, collection « Perspectives critiques », 1997

Michel PLOU, directeur de recherche au CNRS, membre du Centre de recherche universitaire psychanalyse et pratiques sociales de la Santé (CNRS/Université de Picardie), psychanalyste. Dernier ouvrage publié : *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Fayard, 1997 (avec Élisabeth Roudinesco)

Gérard RAULET, professeur à l'École Normale Supérieure de Fontenay-Saint-Cloud et à l'Université de Paris XII. Dernier ouvrage publié : *Le caractère destructeur. Esthétique, théologie et politique chez Walter Benjamin*, Paris, Aubier, 1997

Henri REY-FLAUD, professeur à l'Université Paul Valéry – Montpellier III, psychanalyste. Dernier ouvrage publié : *L'éloge du rien. Pourquoi l'obsessionnel et le pervers échouent là où l'hystérique réussit*, Paris, Le Seuil, 1996

SOMMAIRE

LES FONDEMENTS MÉTAPSYCHOLOGIQUES DE MALAISE DANS LA
CULTURE

PAR HENRI REY-FLAUD

1

LA MORT AUX DEUX VISAGES. SUR LE STATUT DE L'AGRESSIVITÉ ET
DE LA PULSION DE MORT DANS *MALAISE DANS LA CIVILISATION*

PAR GÉRARD RAULET

55

CULTIVER LE MALAISE OU CIVILISER LA CULTURE ?

PAR JACQUES LE RIDER

79

DE LA POLITIQUE DANS *LE MALAISE AU MALAISE DE LA POLITIQUE*

PAR MICHEL PLON

119

Les fondements métapsychologiques de Malaise dans la culture

INTRODUCTION

PROLÉGOMÈNES

Lire Freud

A l'évidence, *Malaise dans la culture* est l'expression du pessimisme de Freud au déclin de ses jours. Encore faudrait-il déterminer la nature du malaise en cause, et, partant, l'objet du pessimisme freudien. La critique érudite, qui n'est jamais en peine d'expliquer l'œuvre par l'homme, met volontiers l'amertume du dernier Freud au compte des aléas de son histoire : l'empreinte durable du traumatisme laissé chez lui par la Grande Guerre, les deuils familiaux qui l'éprouvèrent, la défection de ses meilleurs disciples, sa lutte quotidienne contre le cancer, le tout sur fond de crise européenne et de montée rampante du nazisme. Notre visée aujourd'hui ne sera pas celle de l'historien. Partant du principe que l'œuvre s'éclaire par l'œuvre, nous considèrerons *Malaise dans la culture* comme un texte marquant (parmi d'autres) le progrès de la découverte freudienne, dans lequel l'inventeur de la psychanalyse, parvenu à un palier de son élaboration théorique, se retourne pour considérer du point de vue atteint par ses dernières avancées l'horizon qui se découvre à lui. Pour prendre la mesure du *Malaise*, il convient donc de replacer ce texte dans le courant d'une pensée en perpétuel devenir qui ne cessa jamais de se construire contre elle-même, caractère qui rend compte de la tension que nous percevons aujourd'hui encore, contenue par un style d'une simplicité classique.

La subversion freudienne du sujet

Au début de son œuvre, alors que sa recherche était consacrée à élucider le symptôme névrotique, Freud a d'abord cru que la jeune science qu'il élaborait allait restituer à l'homme en souffrance, avec la signification d'un sens de lui-même issu, l'accès à la vérité de son désir et à la paix de son âme. Ce qui marque cet âge herméneutique de la psychanalyse, c'est donc le primat de la visée thérapeutique, corrélé à la croyance au bonheur. Cette période est inaugurée par *L'Interprétation des rêves* et clôturée, en 1909, par la publication des analyses du Petit Hans et de l'Homme aux rats.

Mais bientôt, par la vanité des efforts soutenus pour produire la remémoration d'une « scène primitive » capitale, la cure de l'Homme aux loups va circonscrire un trou dans le savoir inconscient du sujet que Freud identifie peu après comme place d'un défaut structural de représentation. A ce titre, *L'Histoire d'une névrose infantile* se présente comme le chantier où a été élaborée la notion d'une *Urverdrängung* qui va bouleverser la théorie analytique, en postulant au principe du système représentatif la valence d'une représentation singulière, *originaiement refoulée* (donc irréductible à toute prise en charge par la conscience) pour « fixer » la pulsion¹. En arrimant la chaîne signifiante *par son défaut même*, cette représentation va permettre le déploiement de la combinatoire des représentations secondaires qui adviendront par la suite dans l'espace du discours effectif comme autant de « délégués » de la représentation primordialement refoulée (*Vorstellungsrepräsentanz*).

La mise en évidence de l'*Urverdrängung* accomplie dans les écrits de 1915 prend sa portée déterminante pour la conception de l'homme, lorsqu'on la met en relation avec un autre axiome métapsychologique formulé dans un autre essai du même recueil (*Pulsions et destins des pulsions*). Cet axiome énonce que le sujet humain entretient à l'origine avec le monde extérieur une relation d'*in-différence* à laquelle il ne renoncera jamais après sa rupture². En effet, cette relation est *in principio* brisée par les excitations externes d'abord, puis par les excitations internes suscitées par les besoins vitaux dont la source, impossible à étancher, va constituer un noyau radical de déplaisir (*Unlust*) qui sera

1. Freud, « Le refoulement », dans *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1986.

2. Freud, « Pulsions et destins des pulsions », dans *Métapsychologie*, op. cit., p. 36.

vécu par le sujet comme un « objet étranger » en lui-même (*fremdes Objekt*). Cet objet va alors susciter et focaliser une haine qui, en prenant la relève de l'indifférence primordiale, marque une bascule de la passivité à l'activité qui inscrit dans l'histoire du sujet une seconde figure de la mort. Lorsque sera établie ultérieurement l'impuissance du langage (c'est-à-dire du système représentatif) à restituer au sujet la quiétude du premier narcissisme et à apaiser la haine au nom de l'amour, seront posées les bases de ce qui va devenir cinq ans plus tard dans *Au-delà du principe de plaisir* la dernière théorie freudienne des pulsions, représentée dans l'affrontement mythique d'Éros et de Thanatos.

De notre projet

Replacé dans ce cadre théorique, *Malaise dans la culture* apparaît comme un dépliement à l'échelle de la communauté des hommes des thèses métapsychologiques de Freud qui s'inscrit dans la lignée de *Totem et tabou* et de *Psychologie des foules et analyse du moi*. Ces deux textes avaient déjà en effet posé, à dix ans d'intervalle, le principe qui porte le *Malaise* : que le destin de l'individu ne peut pas être étudié en dehors de celui de la communauté dans laquelle il s'insère, l'un et l'autre étant pris solidairement dans une même structure. Ainsi restitué, *Malaise dans la culture* n'est pas plus un essai de sociologie que *Totem et tabou* n'était un essai d'anthropologie : ces deux textes articulent à partir d'un certain nombre de matériaux cliniques ou mythiques, réels ou fantasmatiques, une logique subjective dont les conclusions se révèlent parfois dans l'après-coup comme divinatoires¹.

C'est cette entreprise que Freud reprend à la charnière des années 20 et des années 30 à travers trois écrits qui posent la question du destin de l'homme à travers celui des communautés humaines : *L'Avenir d'une illusion* (1927), *Malaise dans la culture* (1929), *Pourquoi la guerre* (1933). Sur la base des principes que nous venons de définir, c'est une lecture critique de ces trois textes que nous proposons aujourd'hui, focalisée sur le « malaise » qui affectait à cette date la culture occidentale alors à son acmé.

1. Tel est le cas des analyses développées en 1921, dix ans avant l'éclosion du nazisme, sur la fonction du *Führer*, en position d'idéal du moi, mis au principe d'une foule de moi idéaux frappés d'identicité (Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1986, p. 181).

L'AVENIR D'UNE ILLUSION

Origine de la civilisation : le mythe de la horde primitive

L'Avenir d'une illusion qui inaugure la trilogie freudienne pose le principe fondateur qui vectorise les élaborations « sociologiques » de la psychanalyse : que le développement de la civilisation est soumis au même procès que celui qui régit la genèse du moi. Comme le moi, la civilisation a en effet deux buts : maîtriser les excitations externes (c'est-à-dire dominer les forces de la nature) et réguler les tensions internes (entre ses membres) inhérentes à sa propre organisation. Ce principe préalable reconnu, Freud dresse un constat déconcertant : les hommes ne peuvent ni supporter la civilisation ni s'en passer : il leur faut être ensemble/séparément. Cette contradiction distingue la société humaine des « sociétés animales » (abeilles, termites) qui sont régulées par une nécessité hors temporalité (l'instinct) qui les rend immortelles, à la différence des civilisations humaines.

Freud construit la genèse de la civilisation humaine à partir de la fiction darwinienne de la horde primitive qui représente à ses yeux un *terminus a quo* en deçà duquel rien qui soit de l'ordre de l'humain ne peut être pensé¹. Il convient donc d'interroger l'institution de cette première organisation groupale soumise à la domination d'un père sauvage dont le meurtre inaugure le devenir logique de la civilisation. La horde humaine primitive était régie en effet par la volonté sans limite d'un père « animal » qui jouissait de toutes les femmes et bannissait ses fils après les avoir châtrés. Cette sanction ressort de toute une série d'exemples empruntés à des cas de phobies infantiles où l'animal d'angoisse se présente comme l'héritier du père primordial castrateur². « Un jour », les fils ligués se révoltèrent et tuèrent le père, créant du même coup une nou-

1. Il faut en fait nuancer cette affirmation. L'essai « Vue d'ensemble sur les névroses de transfert » (Paris, Gallimard, 1986), récemment découvert, décrit en effet la fabrication du père primordial qui sera un jour tué et mangé : la vision phylogénétique, exposée dans ce texte, retrace comment celui-ci se constitue lentement au cours des temps pré-historiques comme produit de l'adaptation progressive des hommes confrontés au dénuement absolu de ce stade animal antérieur au langage.

2. Freud, *Totem et tabou*, Paris, Payot, 1990, p. 193, 194, 196. Vingt-cinq ans plus tard, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* est explicite sur ce point : « La circoncision est le substitut symbolique de la castration que le père primitif avait jadis infligée à ses fils, dans la plénitude de son pouvoir » (Freud, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, 1989, p. 223).

velle situation conflictuelle puisqu'il leur fallait à présent régler la question du partage du pouvoir et des femmes. Freud suppose donc un second temps : celui du renoncement des « frères » à la jouissance, accompli par le « rappel » du père assassiné sous les traits de l'animal totémique, l'institution de l'interdit de l'inceste et la délégation du pouvoir aux Mères (*Mütterrecht*).

La naissance du symbolique

Le caractère essentiel de la horde humaine qui la distingue des hordes animales est d'être dès l'origine portée par le langage. Quand le chef d'une horde de gorilles est tué par un mâle plus jeune qui prend sa place, la mort de l'ancien chef ne laisse rien derrière elle. Aucun animal n'est en mesure de célébrer un acte, de lui accorder une signification symbolique, de prélever un événement pour l'instituer à la fondation du groupe. A rebours, la commémoration du meurtre du père avérée par l'instauration du totem traduit l'intégration par l'homme du sens de la mort qui était en fait déjà présent en lui dès avant le meurtre.

Le père primitif inscrivait en effet sur ses fils avec la castration une coupure qui les marquait de la première empreinte de la mort. L'homme est donc introduit *in principio* à l'ordre du langage (et partant de la civilisation) par la cession d'une livre de chair que perpétera plus tard la circoncision exigée par un Dieu absolu tout-puissant¹. Ainsi la condition de l'entrée du sujet humain dans l'ordre de la culture est une marque infligée au nom du mal et de la méchanceté. La civilisation est, de ce fait, dès avant sa naissance placée sous le signe de la pulsion de mort. Mais dans le même temps (mythique) où Thanatos affirme sa puissance, Éros (qui pour Freud est une puissance de liaison) s'affirme en sens contraire : au nom de cette marque qu'ils ont reçue *en commun*, les frères vont en effet, dès ces temps primordiaux, antérieurs au meurtre du père, constituer une première *communauté* (*Gemeinschaft*). C'est donc autour d'une mutilation (qu'il faut situer, à ce stade, entre réel et symbolique) que s'instaure le premier ensemble pré-civilisé.

1. Cette thèse, présentée dans le *Petit Hans* (*GW*, t.VII, p. 271), sera maintenue par Freud jusqu'au *Moïse* (*GW*, t. XVI, p. 194) et à l'*Abrégué* (*GW*, t. XVII, p. 117).

L'introduction d'Éros : sa dialectique avec Thanatos

En regard de Thanatos, supporté par la figure du père primordial, la puissance d'Éros, dont la fonction est de lier entre eux les éléments dispersés, s'exprime dans la volonté des frères de constituer une unité collective qui sera cimentée par le meurtre du père. Ainsi est inauguré le nouage dialectique entre Éros et Thanatos, qui ne connaîtra plus de fin et dont le premier avatar advient au lendemain du meurtre quand l'union conclue entre les frères est mise en péril par les revendications individuelles du narcissisme qui vient revendiquer ses droits contre les prétentions répressives de la communauté. Certains « frères » ont en effet sans doute pensé en leur for intérieur au lendemain du meurtre qu'ils avaient fait un mauvais calcul, qu'ils auraient pu conquérir pour eux seuls la place du père et la jouissance exclusive des femmes¹. Ainsi est introduit *in illo tempore* le principe dialectique qui va commander le développement de la civilisation : à savoir que l'homme est déchiré entre deux tendances : d'un côté se constituer « comme un » (faire communauté) et d'un autre côté maintenir les priviléges de l'Un. C'est en vertu de ce conflit qu'ultérieurement les actes d'autorité de la société seront vécus comme rappels de la castration mythique primitive et outrages envers le narcissisme. Se trouve du même coup justifiée l'affirmation de Freud selon laquelle « la civilisation se constitue sous la contrainte » puisque les sacrifices qu'elle impose sont éprouvés par les membres de la communauté comme perpétuant la violence du père primitif, sentiment qui implique que les renoncements exigés par la vie en commun ne sont jamais pleinement acceptés dans l'inconscient des hommes.

La question qui se pose alors à la fin du premier chapitre de l'*Avenir* est de savoir si l'affrontement dialectique entre Éros et Thanatos pourra être un jour surmonté de manière à introduire l'homme à un espace pacifié par la raison. Le guide, le pédagogue, l'artiste sont-ils porteurs d'un « progrès » dans la civilisation ou bien faut-il se résigner à admettre que le « malaise » est consubstantiel à la nature du langage qui supporte la condition de l'homme ? La réponse va se dessiner au fil des années de plus en plus nettement dans le sens du pessimisme, quand il

1. Le meurtre du frère (Cain-Abel / Romulus-Rémus) traduit la phase qui suit le meurtre du père, où n'a pas été encore intégré le second pacte de communauté entre les frères conclu pour vivre en paix ensemble. Renoncer à tuer le frère signifie de ne pas chercher à remplacer le père ni à être unique dans son amour.

apparaîtra qu'une société où la loi maîtriserait toutes les pulsions aurait accompli un ordre « érotique » parfait dans lequel il n'y aurait plus que de la liaison sans déliaison, réalisant du coup la forclusion du manque et instituant un ordre homologue à celui des sociétés animales.

C'est parce que cet état n'a pas été encore atteint que se trouve maintenu le principe au nom duquel la clinique du sujet névrosé permet de comprendre la genèse des civilisations.

L'inceste, le meurtre et le cannibalisme

Le mythe de la horde primordiale, dominée par le père « illimité » (*unumschränkte*), exprime au registre de la phylogénèse un état archaïque de la société qui répond au champ de l'ontogénèse à la fiction freudienne de l'enfant de l'homme (*Menschenkind*) livré à la détresse (*Hilflosigkeit*) au moment de sa naissance, c'est-à-dire abandonné à la toute-puissance d'un Autre primordial dont la mère soutient la figure. Pour le nourrisson, représenté comme « moi-plaisir » (*Lust Ich*) pur, le retrait du sein est vécu en effet comme une épreuve de décomplétude¹, qui lui fait faire une première expérience de la castration, homologue à celle qu'infligeait à ses fils le père de la horde². Nous avons déjà noté que ce premier marquage imposé par le père primordial est ce qui introduit les fils de la horde à un premier mode de réalité. La validité de ce principe est vérifiée par l'importance des trois « désirs pulsionnels » fondamentaux que Freud met en exergue : l'inceste, le meurtre et le cannibalisme.

Freud détermine en effet ces trois « désirs » comme issus directement de la nature même de la pulsion. La pulsion ne tend qu'à un seul but : revenir à l'état antérieur homéostatique pour rétablir la relation primordiale du sujet au monde : l'indifférence. Pour réaliser ce projet qui se confond avec la défense de son narcissisme, le sujet conduit une opération double et complémentaire : incorporer le bon objet et expulser le mauvais³. Replacé dans cette visée, l'inceste traduit le refus de la perte du « bon » objet primordial conjoint à la volonté narcissique de rester dans

1. Cf. Freud : « Le sein est un morceau de moi, je suis le sein. Plus tard seulement : je l'ai, c'est-à-dire je ne le suis pas... » (Freud, « Résultats, idées, problèmes » [1938], dans *Résultats, Idées, Problèmes II*, Paris, PUF, 1985, p. 287).

2. En présentant des sujets qui s'infligent les premières coupures et adoptent face à l'autre une position de passivité qui reproduit la relation archaïque des fils de la horde au père primordial, la clinique du masochisme confirme l'analogie entre la phylogénèse et l'ontogénèse.

3. Cette thèse, élaborée dès 1915, est présentée sous sa forme la plus achevée dans « La négation » (*Résultats, Idées, Problèmes II*, op. cit., p. 137).

Perspectives Germaniques

ERNST BEHLER

Le premier romantisme allemand

ISAIAH BERLIN

Le mage du Nord, critique des Lumières

J. G. Hamann (1730-1788)

MICHEL ESPAGNE

Les Juifs allemands de Paris à l'époque de Heine

JEAN LACOSTE

Goethe. Science et philosophie

JACQUES LE RIDER

Hugo von Hofmannsthal

JACQUES LE RIDER, MICHEL PLON

GÉRARD RAULET, HENRI REY-FLAUD

Autour du «Malaise dans la culture» de Freud

GEORGES LIÉBERT

Nietzsche et la musique

MICHEL VANOOSTHUYSE

Le roman historique : Mann, Brecht, Döblin